

mêmes mots sont employés, mais la sémantique enseigne qu'ils n'ont pas le même sens.

Stefano SIMONETTA aborde le débat dans la pensée de John Wycliff (ca. 1330-1384). Dans sa pensée, les concepts politiques sont très clairement des « concepts théologiques sécularisés » ainsi qu'en témoignent ceux de « monarchie de droit divin » et d'« aristocratie des saints ». La reconstruction hypothétique de l'état originel d'innocence dans lequel on trouve la forme exemplaire d'organisation sociale sert de mesure pour juger chaque type d'organisation sociale en même temps qu'elle montre que le gouvernement le meilleur est celui qui sera confié à un groupe de sages-aristocrates. Cette « aristocratie des saints » est modelée sur la communauté des bienheureux. Mais la chute, en privant les hommes de leur prédisposition au bien et à la sociabilité, l'a rendue inapplicable. Le modèle du *regimen regalis*, dans lequel le gouvernement de chaque communauté politico-religieuse est confié à un seul individu, est donc le seul possible et réalisable pour l'humanité déchu. Le monarque n'y tient qu'un rôle secondaire d'instrument de la volonté divine.

En dernier lieu, Bernard BOURDIN interroge dans un article consacré à Marsile de Padoue et Thomas Hobbes la pertinence de la notion de « sécularisation » pour la compréhension de l'émergence de l'État moderne. Celui-ci, produit par les individus, ne serait-il pas plutôt le fruit d'une rivalité mimétique entre le spirituel et le temporel ? Dans son *Defensor pacis*, Marsile de Padoue mène un combat intellectuel contre la *plenitudo potestatis*, l'autorité absolue accordée au pape dans l'Église et sur les empereurs. La souveraineté ne revient pas au pape mais à l'empereur ; cette thèse s'appuie sur trois sources : la *Politique* d'Aristote, l'Écriture et la patristique. En poussant jusqu'au bout le naturalisme aristotélicien – le désir naturel de l'homme pour la vie politique et la recherche du bien commun – et en faisant de la *communitas perfecta* l'expression de la volonté divine, Marsile de Padoue évince de l'ordre politique le pouvoir pontifical et le délégitime en tant que pouvoir coercitif : l'empereur concentre en sa personne les pouvoirs et devient une image laïcisée du pape. Hobbes se situe dans la continuité de la démarche du Padouan : les hommes, générant dans un contrat la République, sont représentés par elle. En vertu de la représentation, la souveraineté ne peut être accordée qu'au pouvoir temporel : le pouvoir de juridiction universel du pape se révèle infondé.

Deux coquilles ont été relevées dans le texte : p. 38, « tree » au lieu de « three » ; p. 43, « mportant » au lieu d'« important ». Mais ces diverses interventions, d'excellente facture, proposent une analyse du théologico-politique au Moyen Âge à partir d'une interrogation sur la pertinence de l'une des plus grandes thèses de philosophie politique contemporaine. C'est sans doute ce qui donne à ce volume sa cohérence et son unité.

Élisabeth Boncour

DÉVOTION

Dominique LERCH, Kristina MITALAITÉ, Claire ROUSSEAU, Isabelle SÉRUZIER (dir.), *Les Images de dévotion en Europe XVI^e-XXI^e siècle. Une précieuse histoire*, Paris, Beauchesne (coll. « Bibliothèque Beauchesne », 45), 2021, 13,5 × 21,5, 584 p., 42 €. ISBN : 978-2701023298.

Il n'est jamais facile de rendre compte des actes d'un colloque. Et encore moins quand le volume qui les réunit est double, comme celui-ci : tout à la fois recueil de

textes et livre d'images, ce qui est normal vu le sujet. On pourrait donc se contenter de le feuilleter en regardant les images, qu'il s'agisse de l'intérieur des couvertures, du copieux cahier polychrome ou des nombreuses reproductions en noir et blanc insérées dans les différentes contributions qui illustrent, sinon l'esthétique des images, du moins leur iconographie. On peut aussi plonger dans la richesse des vingt-trois communications, ce qui n'est pas une mince affaire vu leur diversité. Après un passage en revue du sommaire, on a choisi, pour entrer dans cet imposant volume, les deux pistes susceptibles d'intéresser une revue de théologie dominicaine. Pourquoi des frères prêcheurs se sont-ils intéressés à l'image de dévotion ? Quelle théologie, explicite ou implicite, celle-ci véhicule-t-elle ?

Le volume réunit les actes du colloque sur l'image de dévotion tenu à Paris en 2019. Après une introduction copieuse dans laquelle Isabelle SAINT-MARTIN, référence en la matière, replace l'image dans l'histoire de l'art chrétien depuis deux siècles, la matière est ventilée en cinq parties. La première est dévolue au rôle de dominicains français dans la valorisation de l'image pieuse. On y reviendra. La deuxième fournit des repères sur la création, l'édition et la diffusion d'une telle imagerie dans la France moderne et contemporaine. La troisième s'intéresse à l'iconographie des images et à ses liens avec les arts « nobles » de la peinture et de la gravure, depuis les maîtres du XVII^e siècle jusqu'aux Nazaréens allemands du XIX^e. La quatrième s'attache aux usages de l'image, usages religieux, avec un remarquable texte de Sylvie MANUEL-BARNAY sur Thérèse de Lisieux créatrice d'images imbriquées dans sa production littéraire, mais aussi usages profanes, puisque l'image pieuse fournit souvent un contrepoint religieux aux grands événements politiques, en Italie comme en France. Enfin la cinquième partie tente un bilan des travaux, inégalement avancés, sur l'image de dévotion en Europe : à l'époque moderne aux Pays-Bas et en Pologne, plus largement en Espagne et surtout en Allemagne comme le montre le remarquable bilan de Konrad VANJA. La conclusion du médiéviste Jean-Claude SCHMITT revient sur l'ensemble du triple point de vue de la forme, de la fonction et de l'avenir de l'image de dévotion. Une abondante bibliographie, géographique et par auteur, et un index complètent utilement l'ouvrage.

Mais pourquoi une partie du colloque s'est-elle tenue dans des locaux dominicains, rue de la Glacière ? Parce que la bibliothèque du Saulchoir possède, avec 200 ou 250 000 pièces, l'une des plus importantes collections d'images de dévotion en France. L'intérêt dominicain pour ce type d'image n'a pourtant rien de concerté. La collection du Saulchoir est due à deux religieux en délicatesse avec la volonté réformatrice de la province dominicaine de France (c'est-à-dire de Paris). Le père Serge Bonnet, du couvent de Nancy, qui l'a entamée, était vent debout contre la politique du provincial Nicolas Rettenbach, à la charnière des années 1960 et 1970. Véritable créateur de la collection, le père Michel Albaric, ordonné prêtre en 1969, était réservé face aux remous agitant le couvent d'études du Saulchoir à l'époque. Le point de chute dominicain de la collection est donc plus le fruit du hasard, et de l'intérêt pour l'image de deux religieux un peu en marge, que d'une volonté institutionnelle délibérée. La contribution émouvante du père Albaric, fils d'un miniaturiste, retrace avec précision les principales étapes de l'aventure qui a mené de la petite collecte transmise aux archives de la province par le père Bonnet à la foisonnante collection qu'il a rassemblée, ordonnée et valorisée, avec de multiples « petites mains » féminines, en marge de ses activités de bibliothécaire du Saulchoir puis d'archiviste de la province. Voilà pour la filiation dominicaine.

Mais qu'en est-il de l'intérêt d'une telle collection dans une perspective théologique ? Première constatation : l'image de dévotion est une spécificité catholique, et d'un catholicisme assez typé. Il existe bien, en Alsace notamment, des

images *bibliques* de confirmation. Mais il s'agit d'une production limitée dont on ne connaît guère d'exemple hors de la région. La Réforme est une religion de la musique et du chant, pas une religion de l'image à l'encontre de laquelle elle conserve, bien que de façon atténuée, quelque chose de l'iconoclasme du XVI^e siècle. Si Jean-Claude Schmitt note l'apparition d'une imagerie dès le Moyen Âge, c'est la conjonction du concile de Trente et de l'imprimerie qui va susciter un envol de l'utilisation des images à partir de la fin du XVI^e siècle en milieu catholique, avec un apogée dû à la constitution d'un véritable « complexe clérical-industriel » entre 1840 et 1950. Après quoi le déclin de la pratique religieuse et le tournant réformiste de Vatican II scellent le sort de l'image. Mais quel catholicisme véhicule l'image ? Les actes du colloque en fournissent deux définitions antagonistes entre lesquelles s'est depuis longtemps polarisé le débat. Bernard BERTHOD déroule de façon convaincante, une impulsion venue d'en-haut pour populariser les nouvelles dévotions successivement promues par le catholicisme tridentin à l'époque moderne, puis par le catholicisme ultramontain et intransigeant du XIX^e siècle. Dans cette perspective, les images ne sont que l'instrument d'une politique de diffusion ordonnée par les clercs. Tout en refusant la catégorie de « dévotion populaire », Serge Bonnet et son interprète Yann RAISON DU CLEUZIOU plus encore, font au contraire de l'image l'un des outils utilisés par de simples croyants pour résister aux velléités normalisatrices des clercs, soucieux de préserver la foi de la religion et de ses « superstitions », après Vatican II comme après Trente. Les images, agents de popularisation de la religion des clercs ou bien agents de résistance à l'emprise de ceux-ci ? On ne saurait entrer ici dans un tel débat. L'une des manières de le faire, esquissée par Dominique LERCH, serait de regarder du côté de la censure. Certes, Jean-Claude Schmitt souligne qu'il n'y a pas en catholicisme d'hérésie de l'image, mais seulement des hérésies du texte. On reste cependant interloqué par certaines images, puisées dans les évangiles de l'enfance ou tout simplement dans l'imagination des artistes. Ainsi cette image de 1864 dans laquelle un Jésus adolescent cloue une croix (p. 270). La censure de la production foisonnante des images semble avoir été moins rigoureuse que celle des livres. Elle aurait pourtant eu à s'employer, tant l'iconographie de l'image pieuse « est le plus souvent conventionnelle et même soumise aux courants les plus conservateurs de l'Église » (J.-C. SCHMITT, p. 526), jusqu'aux limites de l'orthodoxie.

Bien d'autres voies d'entrée seraient possibles dans ce beau volume, par l'histoire des techniques ou par l'histoire de l'art notamment. Un regret toutefois : malgré la contribution de David DOUYÈRE sur l'image de dévotion dans les réseaux numériques, le peu d'attention accordé à la phase la plus contemporaine de cette histoire : celle du déclin au temps de Vatican II et de ses suites, avec la réduction du périmètre de l'image et de sa diversité, les photographies de paysages et la reproduction d'icônes remplaçant la variété antérieure ; celle d'un éventuel rebond dans les « communautés nouvelles » ou... dans le protestantisme évangélique avec des images kitsch de source américaine.

É. FOUILLOUX

Le Directeur : R. CHÉNO

Imprimerie F. Paillart – Abbeville
Dépôt légal : décembre 2021